

VALÉRIE
DONZELLI

UNE PRODUCTION FELICITY PRODUCTION



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL FFA
2026

JALIL
LESPERT

LES JOURS D'APRÈS

UN FILM DE
STÉPHANIE PILLONCA

RELATIONS PRESSE

JULIE BRAUN

juliebraunpresse@gmail.com
06 63 75 31 61

PAOLA GOUGNE

paolagougnepresse@gmail.com
06 02 64 61 13

DISTRIBUTION

JOUR2FÊTE

SARAH CHAZELLE ET ÉTIENNE OLLAGNIER

16, rue Frochot - 75009 Paris
+33 1 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

Felicity Production
présente

LES JOURS D'APRÈS

UN FILM DE
STÉPHANIE PILLONCA

Durée : 1h30 min

2026 – France – 2,35 :1 – 5.1

AU CINÉMA LE 6 JANVIER 2027

Matériel presse téléchargeable sur
www.jour2fete.com





Synopsis

Dans un charmant village de campagne, Louise, la cinquantaine, revient seule dans sa maison natale pour la vider. Entre les retrouvailles avec ses amis d'enfance, la beauté de la nature, les passages de ses enfants et de son mari, et la complicité renaissante avec Marc, son amour de jeunesse, elle se découvre portée par un nouvel élan : se réinventer, interroger ses désirs, se réconcilier avec soi-même. Une étape de vie charnière où toutes les femmes peuvent choisir d'avancer, s'autoriser à rebondir et ouvrir un nouveau chapitre vers l'avenir.

Entretien

avec

Stéphanie Pillonca



COMMENT EST NÉ CE FILM ?

C'est une adaptation libre de la BD *Les Couloirs aériens* de Christophe Hermenier, Étienne Davodeau et Joub. C'est la productrice Christine Rouxel qui me l'a proposée. Puis j'ai rencontré Jalil Lespert qui était à l'origine du projet. Le héros était un homme qui retournait dans la maison de son enfance. Avec ma co-scénariste Catherine Hoffmann, nous avons complètement adhéré à l'idée de féminiser l'histoire. Nous trouvions un peu réducteur que ce soit toujours des hommes de cet âge-là qui se plongent dans une introspection, reviennent aux sources et se créent une vie parallèle. Nous avions envie de raconter quelque chose de plus juste, parce que ce type de remise en question arrive aussi très souvent à des femmes de l'âge de Louise.

QUE SOUHAITIEZ-VOUS AVANT TOUT MONTRER À TRAVERS CE FILM ?

Je voulais montrer à quel point le cœur des femmes, et particulièrement celui des mères, est insondable. C'est le creuset de paradoxes, de sacrifices, de questionnements, d'inquiétudes, mais aussi d'un immense espoir. On parle très peu du secret de l'intériorité de la femme de 50 ans, alors que c'est passionnant. On ne sait pas vraiment qui sont ces femmes, ces mères de grands enfants, à qui elles pensent la nuit, si elles ont vécu ce qu'elles avaient à vivre, si elles ont des regrets. C'est cela qui m'intéresse et que j'aimerais que l'on regarde.

APRÈS AVOIR SOUVENT ABORDÉ LE THÈME DU HANDICAP ET DE LA MALADIE, VOUS EXPLOREZ CELUI DU DEUIL. NÉCESSITE-T-IL UNE MÊME FORME DE RÉSILIENCE ?

Oui parce que lorsque j'aborde le handicap, j'aborde inévitablement la mort. La fragilité est intimement liée à une forme de déclin ou d'empêchement. Que ce soit le handicap, le cancer du sein ou la pédocriminalité, je me place toujours du côté des vulnérabilités. Or, la femme de 50 ans est une grande vulnérable. Elle est invisibilisée, peu attractive pour notre société, très peu représentée. On parle à peine des symptômes liés à cet âge de la vie, on a longtemps réduit cela à une simple «*dépression*». On parle peu de l'état hormonal, de ce qui se passe une fois qu'une femme a accompli sa tâche d'épouse, de mère, de gardienne du foyer et de l'accomplissement des autres.

LA MORT D'UN PARENT NOUS RENVOIE-T-ELLE TOUJOURS À NOTRE ENFANCE ?

Elle nous renvoie à la part de nous qui s'en va avec lui, mais aussi à notre propre déclin, notre propre départ. Elle nous interroge sur le caractère éphémère de la vie et, paradoxalement, elle nous invite à vivre plus fort, à nous demander : « *Qu'est-ce que je suis en train de vivre ?* ». Elle nous pousse à questionner ce temps qui nous reste.

LE MANQUE, ICI CAUSÉ PAR L'ABSENCE DU PÈRE, EST-IL DIFFICILE À FILMER ?

Oui car si le manque a une temporalité, un goût, une musique, c'est aussi beaucoup de vide. À l'image, on retient les couleurs et le mouvement, or le manque est une forme de mouvement qui décélère. Il est contraire à l'action : quand on est dans l'action, l'esprit est occupé et l'on souffre moins du manque. L'action comme antidote au désespoir. Filmer le manque, c'est donc filmer une décélération, une opacité, quelque chose qui envahit tout. Au cinéma, où l'on nous demande d'en dire beaucoup en très peu de temps, c'est un vrai défi. Le manque, c'est dilater le temps et l'espace, retenir son souffle, se poser, regarder l'infiniment petit. C'est ce que fait Louise dans la maison de son enfance.

EN QUOI LE DÉCOR RURAL INFLUENCE-T-IL L'HISTOIRE ?

Il permet un accès plus rapide à l'autre. À la campagne, on est plus facilement en contact, plus aisément dans le partage, plus disponible. En ville, au-delà de la solitude, il y a l'isolement : chacun évolue sans être vraiment regardé. Là, Louise est regardée. On vient la chercher. Son voisin, son ami d'enfance passe, on sait qui fait quoi avec qui. Il y a une immédiateté dans les rapports humains qui convient bien à son cheminement.

QUE DIT DE LOUISE SON MÉTIER DE RADIOLOGUE ?

Contrairement à son père, elle n'est pas médecin, elle est radiologue, et elle le rappelle dans le film. Être médecin de famille à la campagne demande davantage de disponibilité que de travailler dans un cabinet de radiologie. On ne peut pas tout mener de front quand on est mère, ou alors au prix de sacrifices. Il y a aussi l'approche scientifique, via l'imagerie médicale que Louise a préféré à la dimension humaine, de proximité, d'intimité que son père avait avec ses patients. Et cette dimension humaine, Louise va la découvrir, la ressentir à travers les objets qu'elle prend en photo.

QUE RACONTE CETTE PASSION RETROUVÉE POUR LA PHOTO ?

Elle raconte une volonté de consigner des morceaux d'elle-même, parce que tout nous échappe. Le temps fuit, et il emporte la matière avec lui. Les objets, on s'en sépare, ils deviennent obsolètes, comme les corps. Photographier, c'est consigner les souvenirs, le temps, son histoire, laisser une trace.

Avec le petit studio photo que j'ai voulu très théâtralisé, il s'agit aussi de redonner une place au passé : ces objets, ce sont des morceaux d'elle, que l'on met en lumière, que l'on sacralise. Et puis, la photo est aussi une passion abandonnée. Marc lui dit qu'elle en faisait beaucoup et qu'elle a tout laissé tomber. C'est très fréquent chez les femmes de 50 ans : le nombre de passions rangées au placard est impressionnant. Elles renoncent à beaucoup de choses non par manque de goût, mais par abnégation, par don. Louise, à travers la photo, commence enfin à se réautoriser quelque chose pour elle.

LE CONTACT AVEC MARC RAVIVE DES SENTIMENTS ANCIENS ET, MALGRÉ TOUT, ON SENT QU'IL Y A ENCORE DE L'AMOUR ET DU DÉSIR DANS LE COUPLE QUE LOUISE FORME AVEC SON MARI...

Oui, c'était important pour moi de montrer cela car Marc (JALIL LESPERS) réveille la femme qu'elle a été. Elle se remet à l'écoute de ce qui peut lui arriver. Dans son regard, elle n'est plus la même : il y a une pétillance, une légèreté, une insouciance retrouvée, du temps pour elle. Beaucoup de femmes, à mi-parcours de leur vie, ont vécu quelque chose de très juvénile, de très printanier, qui leur rappelle qu'elles sont profondément vivantes.

Pour autant, je tenais à ce que ce ne soit pas « *une femme qui va mal dans son couple* ». Louise a tissé toute son existence à partir de ce couple qu'elle forme avec Alexandre (CHRISTOPHER THOMPSON) et tout cela ne vole pas en éclats. Souvent on raconte que tout est fini, mais c'est plus nuancé. On peut aimer encore l'homme avec lequel on a construit sa vie. On peut ne plus aimer et aimer encore, surtout quand on a aimé très fort. Cette période de vie est souvent décrite comme chaotique – ménopause, brouillard mental, envie de tout envoyer balader –, mais je crois au contraire à la nuance : le couple reste un refuge, un réconfort, malgré les tensions. D'ailleurs, beaucoup de gens envisagent aujourd'hui le divorce autrement : on n'est pas obligé de se haïr, on peut retrouver un lien pacifié.

LES PERSONNAGES MASCULINS – MARI, AMANT, PÈRE, FILS, FRÈRE, AMI – SONT TOUS MONTRÉS COMME FRAGILES, TENDRES ET BIENVEILLANTS, LOIN DE TOUTE OPPOSITION CARICATURALE ENTRE HOMMES ET FEMMES. ÉTAIT-CE IMPORTANT POUR VOUS ?

Oui, je ne voulais surtout pas installer une opposition simpliste entre les hommes et les femmes. Je me méfie des dualités trop tranchées, des antagonismes noirs ou blancs. Je ne voulais donc pas faire de Marc un héros glorieux qui arrive « *sur son cheval blanc* ». C'est un homme brisé par une séparation, une vie qui s'effondre. Ce qui me touche chez lui, c'est qu'il peut encore aimer, mais qu'il ne peut pas encourager cette femme à renoncer à son mari : il sait trop bien ce que signifie cette solitude imposée quand tout s'écroule. C'est un héros blessé, raisonnable, pudique, digne, et c'est cette poésie-là qui m'intéresse.

Cette nuance traverse tous les personnages masculins du film : le mari, l'amant, les fils, le père, le frère, le meilleur ami. Ils ont, à leur manière, une forme de « *sororité masculine* ». Ce sont des hommes bienveillants, accompagnants, aimants, avec leurs limites, leurs failles, mais aussi beaucoup de cœur. Le fils est précautionneux, le mari essaie de faire au mieux, le frère est empêtré dans ses propres soucis mais reste délicat avec sa sœur, le meilleur ami aurait presque pu être une meilleure amie. Ils ne sont jamais les « *méchants* » contre une femme seule au monde. La femme peut avoir des envies, des choix, des questionnements indépendamment du traitement que les hommes lui réservent — et, dans ce film, on constate qu'ils cherchent tous, simplement, à faire comme ils peuvent avec les moyens qu'ils ont.

C'est cela, pour moi, la « *sororité masculine* » du film : des hommes qui ne sont pas idéalisés, qui sont fragiles et faillibles, mais qui restent profondément sensibles et bienveillants. Ils ne viennent pas sauver une femme écrasée par leur dureté ; ils cohabitent avec elle dans une complexité émotionnelle où chacun essaie, modestement, de rester digne et d'aimer encore.



COMMENT VALÉRIE DONZELLI S'EST-ELLE IMPOSÉE DANS LE RÔLE DE LOUISE ?

Pour une réalisatrice, Valérie représente énormément. Elle incarne la liberté : elle n'a jamais fait de compromis dans son travail. Chaque fois qu'elle a réalisé, elle l'a fait avec son univers, son énergie, sa musique. Il y a un « *son Donzelli* » dans sa façon de jouer comme dans sa mise en scène. C'est quelqu'un de radical et de très singulier. Je me souviens avoir vu **LA REINE DES POMMES** et m'être dit : « *On peut donc faire ça ?* » Dans sa vie de femme, elle est aussi très inspirante. Sur le plateau, elle m'a étonnée par sa capacité à tout jouer. Elle a une immédiateté dans l'émotion, une générosité folle. Et la caméra l'adore, elle la capte, la magnifie. C'est spectaculaire à voir.

LA COMPLICITÉ S'EST-ELLE NATURELLEMENT CRÉÉE AVEC JALIL LESPERS ?

Oui, le couple s'est créé très naturellement. Au départ, il ne voulait pas jouer, mais je voyais en lui exactement le Marc dont j'avais besoin. À ce moment de sa vie, il porte une grande émotion, beaucoup de pureté, de poésie. Il n'est plus dans la puissance ou la certitude d'un homme plus jeune, il est plus poreux, plus poétique. Je lui ai dit que Marc avait beaucoup de lui, dans son regard sur le monde, dans sa tendresse. Leur duo a fonctionné à merveille. Ce sont deux artistes qui ont accompli beaucoup de choses, professionnellement et personnellement. Ils arrivent avec une forme de sagesse heureuse. Sur le plateau, tout a été simple, fluide. C'était presque une ode à la cinquantaine : on ne vient plus en force, on vient avec ce que l'on est, riches de nos ratés et de nos brillances.

COMMENT AVEZ-VOUS COMPOSÉ LE CASTING AUTOUR DE CE COUPLE ?

J'ai rappelé FRANÇOIS BERLÉAND, que j'ai beaucoup dirigé et que j'aime énormément car il apporte une insouciance, une fantaisie et une personnalité incroyables à ses personnages. THIERRY GODARD, que j'avais rencontré dans un jury de festival, était parfait en meilleur ami : rassurant, costaud, pudique et juvénile. WAXX, je le suis sur les réseaux, j'aime énormément son travail, et il symbolisait une forme d'intermittence qui allait parfaitement avec le personnage du frère rocker pas abouti. En outre, j'ai toujours aimé faire venir des gens qui ne sont pas forcément du sérail. CHRISTOPHER THOMPSON, lui, a ce mélange de mystère, d'élégance un peu british, de rigueur et de douceur, avec quelque chose de très enfantin qui en faisait le père idéal vers lequel on a envie de revenir. Quant à GABRIEL DONZELLI, il représente ces adolescents ou jeunes adultes vite jugés « *ringards* » parce qu'ils ne rentrent pas dans les codes dominants. Je l'avais vu sur scène, il a une liberté et une maturité étonnantes. Et le fait de le réunir avec sa mère, dans un film qui parle de parentalité et de filiation, avait beaucoup de sens.

QUELLES EXIGENCES AVIEZ-VOUS EN MATIÈRE DE MISE EN SCÈNE ET D'IMAGE ?

Je voulais que la maison soit un cocon, un huis clos refuge, presque un bateau à la dérive. Quelque chose d'onirique, de suranné, avec des couleurs d'un autre temps, une bulle dans laquelle Louise peut enfin se retrouver. J'ai beaucoup travaillé les matières et les textures : velours, soies, brillances, mais aussi ce gros chandail en laine de son père, venu des Shetland, dans lequel elle se réfugie. Je voulais ces vieux cachemires un peu usés, les placards qu'on ouvre avec les draps de lin épais, les chemises, l'intime, la lavande. Les miroirs, les tableaux, les livres, les objets : tout cela participe de sa mémoire.

Pour la lumière, nous avons travaillé les camaïeux d'automne : bruns, rouges, roux, jaunes, des teintes chaudes et rassurantes. Ils sont, eux aussi, à l'automne de leur vie. On n'est ni dans les lumières agressives du printemps ni dans le plein été. L'automne, avec ses flares, ses feuilles, ses promenades dans une nature encore un peu verte, disait bien ce moment de bascule. Quand elle se love dans le chandail de son père, tout est là. Je tenais à ce qu'elle soit belle, y compris avec des racines blanches, parce que c'est un âge que je trouve beau et que Valérie est d'une beauté spectaculaire. La société a tellement tendance à cacher ces femmes-là que j'avais envie, au contraire, de les mettre en pleine lumière.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ LA MUSIQUE ?

Je voulais quelque chose d'étonnant. J'aime beaucoup le travail d'AUDREY ISMAËL et de BASTIEN BURGER, que j'admire autant humainement qu'artistiquement. J'étais très heureuse qu'ils acceptent de collaborer sur ce film avec des propositions subtiles. La clarinette, par exemple, a quelque chose de suranné, presque comme un air qui revient, une réminiscence. Elle correspondait parfaitement à cette bulle temporelle, à ce temps qui décélère, à cette décroissance nécessaire pour retrouver du sens à sa vie.

Dans les titres additionnels, *Tes états d'âmes* Éric, de Luna Parker, était une évidence pour moi. C'est le titre de mes 17 ans. Pour beaucoup de filles de ma génération, ce morceau soulève quelque chose : l'arrivée de cette artiste singulière, sa façon de chanter, de s'habiller, de danser, de se maquiller... C'était une vraie signature dans le paysage musical de l'époque. Quand on retrouve ces sons, on convoque tout un monde. C'est la chanson que nous avons beaucoup écoutée et sur laquelle nous avons dansé avec Valérie. C'est un titre de génération, un peu indé, jamais premier du Top 50, mais très présent dans les radios du soir. Il raconte aussi cette jeunesse-là.

COMMENT LE TITRE DU FILM, **LES JOURS D'APRÈS**, S'EST-IL IMPOSÉ ?

J'aime que les titres aient un sens. Les jours d'après, c'est après la maternité, après les jeunes années, après l'aboutissement dans la carrière, après les deuils. Mais « *après* » n'est pas une fin, c'est le début de quelque chose.

Il y a aussi, pour moi, un lien intime avec **LES JOURS D'AVANT**, un film que j'ai écrit mais que je n'ai pas pu faire. Il comptait énormément, il était nourri par les témoignages de victimes des attentats du 13 novembre. Ne pas arriver à le monter a été très douloureux. **LES JOURS D'APRÈS**, c'est une façon d'exorciser ce qui n'a pas pu advenir et de faire un clin d'œil à ce projet avorté.

QU'EST-CE QUI VOUS REND LA PLUS FIÈRE AVEC CE FILM ?

C'est d'avoir réalisé un film sur une histoire d'amour et sur l'amour avec un grand A, celui qu'on porte à ceux qui nous ont précédés, à ceux qui nous suivent et à ceux qui nous entourent.

Cela me fait penser à Marjane Satrapi, dont j'aimais passionnément la personnalité et le travail. Elle m'avait dit un jour que ce qu'il y avait de plus punk à ses yeux, ce serait de faire un film qui ne raconterait qu'une histoire d'amour. Or ça me plaît de faire ce clin d'œil à la grande réalisatrice, la grande artiste et la grande amoureuse qu'elle a été.

Entretien

avec

Valérie Donzelli



QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUIT DANS CE PROJET ?

C'est d'abord la rencontre avec Stéphanie Pillonca, une femme à la fois très émouvante et très intéressante qui a très bien su me parler de son film. Cette histoire de femme de 50 ans, mère de grands enfants, qui se trouve à un moment charnière de sa vie avec un deuil à surmonter était très bien écrite, très sensible. Par ailleurs, cette question de ce qu'on continue à créer et à construire après 50 ans quand on est une femme, dans une forme de crise existentielle, m'a semblé assez rare au cinéma. Et puis j'ai eu le sentiment que ce personnage était « *dans mes cordes* », que je le connaissais. Pour toutes ces raisons, j'ai eu envie de m'embarquer dans cette aventure et de faire confiance à Stéphanie et à son regard.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS GLISSÉE DANS LA PEAU DE LOUISE ?

Lorsque je me sens capable de jouer des rôles, c'est souvent parce que j'ai l'impression d'avoir connu ces personnes et que je me sens capable de les faire réexister. Ce sont comme des gens qui sont une part de moi, sans être moi. Je ne prépare donc pas spécialement les rôles, je n'ai pas de technique particulière, c'est plus un lâcher-prise. Mais il y a quand même un chemin à faire. Cela passe par une connexion intérieure au personnage, puis je construis ensuite l'enveloppe extérieure. Le maquillage, la coiffure, les costumes sont très importants : c'est au moment des essayages que le personnage devient concret. Parfois, un détail suffit à le faire exister : on se dit « *c'est lui* ». Louise a une coloration blonde mais aussi des racines grisonnantes, par exemple. C'est-à-dire qu'elle n'est pas dans un abandon total, mais n'est plus, non plus, dans l'idée de tout contrôler. À 53 ans, je joue des personnages de cet âge-là et je trouve agréable d'incarner des femmes qui acceptent leur maturité physique. Par ailleurs, je me souviens lui avoir « *prêté* » un petit peignoir à fleurs qui m'appartient parce que je trouvais qu'il lui correspondait parfaitement. Si j'apporte souvent des objets personnels dans mes propres films, en tant qu'actrice, c'est assez récent. Peut-être que c'est une façon de faire un pont entre moi et le personnage... En tout cas, sur ce film, incarner Louise était assez évident parce que Stéphanie laisse beaucoup de place aux acteurs, à leur jeu, à l'improvisation. Il suffisait vraiment de se laisser aller à être cette femme.

COMMENT ÉTAIT STÉPHANIE PILLONCA SUR LE PLATEAU ?

Ce qui m'a frappée, c'est sa grande sensibilité et la manière dont elle travaille avec son équipe. Elle a vraiment une « *petite armée* » de collaborateurs incroyables avec qui elle travaille depuis longtemps. C'est une équipe extrêmement soudée. Nous avons 21 jours de tournage - ce qui était court -, mais ils ont tous accompagné Stéphanie dans une énergie et une bienveillance remarquables. Elle était le capitaine du navire, tout en laissant beaucoup de place au jeu, à notre interprétation, avec énormément d'humilité. C'était assez magique, et j'en garde un très bon souvenir.

EN TANT QUE METTEUSE EN SCÈNE, ÉTIEZ-VOUS TENTÉE D'APPORTER DES IDÉES ?

Surtout pas ! Ce qui m'intéresse, quand je suis actrice, c'est justement de pouvoir totalement m'abandonner au regard du ou de la réalisatrice. J'ai trouvé cela d'autant plus facile sur ce projet que j'y tenais un rôle important. Ça ne m'est pas arrivé si souvent, finalement, de porter un film pour d'autres réalisateurs. Or, sur le plateau

de Stéphanie, je me suis vraiment sentie libre dans l'interprétation. J'ai connu ce moment de grâce où j'ai réussi à être totalement là, parce que je lui faisais confiance, parce que le rôle était au cœur du récit et qu'il me permettait d'être présente de bout en bout. La liberté de jouer, je l'ai souvent plus dans mes propres films, parce que j'ose davantage, sachant que c'est moi qui réalise et que je sais où mettre le curseur. Parfois, avec d'autres, on se retient un peu. Mais sur ce tournage-là, je me suis sentie très libre, et ça a été très agréable.

COMMENT ÉTAIENT VOS PARTENAIRES ?

J'ai adoré travailler avec Jalil Lespert. Il était extrêmement attachant, très présent. Pareil pour Thierry Godard, un acteur génial qui incarne vraiment le meilleur copain dont on rêve toutes.

Christopher Thompson, je le connaissais bien car il fait partie de ma famille de cinéma et a joué dans mes films, notamment dans *NONA ET SES FILLES*. Comme je le trouvais parfait pour faire le mari solide, beau et qui a « *bien réussi* », j'ai proposé son nom à Stéphanie qui a trouvé que c'était une bonne idée. Pareil pour Thelma Pourias, qui joue ma fille. C'est une jeune actrice formidable qui vient d'entrer au Conservatoire national et à qui j'ai confié un petit rôle dans *À PIED D'ŒUVRE* puis un plus grand dans *Les figurants*, la pièce que j'ai mise en scène à Avignon. Quant à Gabriel Donzelli, c'est Stéphanie qui a eu l'idée de lui confier le rôle du fils des copains de Louise. Il est super, très inattendu dans ce rôle un peu gothique. Avec tous ces partenaires, on peut dire que nous étions en famille au sens large.

QU'EST-CE QUE CE FILM VOUS A APPRIS ?

Quand on réalise, on a souvent l'impression que tous les films se font comme les siens, parce qu'on n'a que son propre modèle, mais en étant actrice sur d'autres plateaux, on voit des façons de faire différentes. Or, chez Stéphanie, j'ai appris beaucoup dans sa façon de parler aux acteurs. Elle n'est jamais blessante, toujours juste. Je me suis dit que, sur mes films, je pouvais parfois être confuse ou un peu brutale sans m'en rendre compte, et sa manière de diriger les comédiens m'a vraiment inspirée.

En tant que femme, je ne sais pas si le film m'a « *appris* » quelque chose, mais il y avait une telle bienveillance entre nous, une forme de sororité, de soutien naturel, que ce tournage restera marqué par quelque chose de fort et très riche.

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION EN DÉCOUVRANT LE FILM ?

Je trouve le film étonnant, à hauteur d'homme. Il a quelque chose de très simple qui nous rattrape petit à petit. Or moi, j'ai été très émue à la fin, comme rattrapée par quelque chose d'assez surprenant.

A collection of various objects is arranged on a red patterned surface. At the top, a bronze panther statue is perched on a dark shelf. Below it, a clock with a semi-circular face is visible. In the center, a white snail-shaped object with colorful beads is placed on a black box with white polka dots. To the right, a white bird-shaped object sits on a small white base, which is on top of a brown box with a landscape illustration. In the foreground, a Rubik's cube is on the left, and a shaving brush in a brass holder is on the far left. The background is a dark, textured wall with a fringe hanging from the top right.

Entretien

avec

Jalil Lespert

COMMENT EST NÉ CE FILM ?

La genèse a connu un petit chemin de traverse car lorsque j'ai lu le roman graphique, j'ai commencé par me dire que ce serait intéressant de réfléchir à une adaptation, dans l'idée de le réaliser moi-même ou de le coproduire avec Christine Rouxel. Et puis j'ai perdu mon père et, même si je tenais à ce projet, j'ai senti le besoin de me détacher un peu de cette histoire de deuil. C'est là que Christine Rouxel a eu l'idée de féminiser le personnage principal et de confier la réalisation du film à une femme. Elle m'a parlé de Stéphanie Pillonca, qui a adoré l'idée de réadapter le scénario pour se l'approprier, en faire effectivement un personnage féminin. Quand j'ai rencontré Stéphanie, ça a tout de suite *«matché»*. Elle m'a très bien parlé du projet et puis j'ai vu ses films, notamment ses documentaires, et j'ai trouvé que c'était une excellente réalisatrice, très sensible.

EN QUOI L'IDÉE DE TRANSFORMER LE HÉROS EN PERSONNAGE FÉMININ VOUS PARAÎSSAIT SENSÉE ?

Si j'ai été touché par ce personnage en découvrant le roman graphique, c'est parce que je trouvais qu'il y avait en lui quelque chose d'assez universel. Mais plus tard, je me suis dit que ce serait peut-être encore plus intéressant d'observer tous ces *«travers»* propres à la crise de la cinquantaine chez une femme car c'était moins fréquent et qu'en plus d'ouvrir le casting, cela éclairerait le film autrement.

COMMENT STÉPHANIE A-T-ELLE TRAVAILLÉ SUR SA PROPRE ADAPTATION ?

Elle est partie du scénario que j'avais développé, en gardant beaucoup de choses du roman graphique et de la première adaptation, mais elle a beaucoup resserré et ramassé le récit. Certains passages étaient plus atmosphériques, plus laconiques et elle en a fait quelque chose de plus vif, plus concentré, en recentrant le film sur ce qu'il y a de plus précis et de plus fort autour de Louise.

AVEZ-VOUS PARTICIPÉ À LA COMPOSITION DU CASTING ?

Non, pas du tout. J'ai eu beau coproduire le film, je voulais laisser à Stéphanie toute la liberté de le préparer et de faire son casting. Et à partir du moment où elle m'a proposé de jouer le rôle de Marc, j'ai voulu suivre le projet d'un peu plus loin encore en termes de préparation car je trouvais sain d'arriver sur le plateau dans une position d'acteur.

COMMENT AVEZ-VOUS ENVISAGÉ MARC, VOTRE PERSONNAGE ?

Je n'avais pas du tout pensé l'incarner au départ – notamment parce que dans ma version c'était une femme –, mais j'ai accepté parce que c'était une façon d'accompagner Stéphanie d'aussi près que possible dans cette aventure. Sur le plateau, je me suis laissé porter par ses indications et ses envies. Je voyais Marc comme quelqu'un de fondamentalement bien, un *«bon gars»* qui ne se pose pas mille questions. Dans le film, il porte en lui quelque chose d'assez douloureux – qu'on découvrira à la fin –, mais il a l'élégance de ne pas le partager à tout bout de champ. Cela le ramène à des choses essentielles. Or, je n'ai pas cherché à en faire autre chose que quelqu'un d'ancré et de bien. C'est rare de rencontrer des gens fondamentalement bons et je sais que Marc est de cette trempe-là.

QUEL PARTENAIRE ÉTAIT VALÉRIE DONZELLI ?

Super ! On a eu une collaboration très fluide car nous sommes de la même génération et que Stéphanie abordait les séquences comme nous aimons les jouer, de manière presque improvisée. Il s'agissait d'aller chercher de la vie, de la liberté dans les scènes. Comme acteurs, c'est toujours agréable, surtout pour un film contemporain qui parle de la vie, du quotidien. Il y avait pour moi quelque chose à saisir, un peu d'immanence. Or, travailler avec Valérie, qui a pris ce pli immédiatement, était très agréable : on se retrouvait tous les deux très heureux de pouvoir se déployer dans des séquences presque en roue libre.

LE FAIT D'ÊTRE TROIS RÉALISATEURS SUR LE PLATEAU – STÉPHANIE, VALÉRIE ET VOUS – A-T-IL CHANGÉ QUELQUE CHOSE ?

Quand on est acteur, on range volontiers notre casquette de réalisateur au vestiaire. Valérie et moi ne jouons, en plus, pas tant que ça pour les autres, donc on était contents d'avoir cet espace de jeu et de s'amuser. Et puis Stéphanie a une énorme expérience : ayant fait du documentaire, du cinéma, de la télévision, elle sait ce qu'elle veut et crée une ambiance sans hiérarchie pesante. C'est vraiment une partie de plaisir de travailler avec elle. D'autant qu'elle est entourée d'une super équipe : tout le monde se connaît, il y a un côté très familial et très simple donc tout roule, tout va vite.

QUEL PLAISIR AVEZ-VOUS EU À PARTAGER DES SCÈNES AVEC FRANÇOIS BERLÉAND ?

Retrouver François Berléand a été un vrai plaisir. J'avais joué son fils dans un film il y a très longtemps et le retrouver, vingt ans plus tard, était assez touchant. Nos scènes sur ce film étaient ramassées sur une journée, très courtes, et presque comme un clin d'œil. Mais c'était extra car comme il a beaucoup travaillé avec Stéphanie, là encore, il y avait quelque chose de très familial et simple.

QUAND VOUS AVEZ VU LE FILM TERMINÉ, COMMENT AVEZ-VOUS RÉAGI ?

Valérie est tellement géniale dans le film, elle apporte énormément d'humanité, d'humour. Il aurait été facile de basculer vers quelque chose de plus triste, anxieux, mais elle amène une fraîcheur, une inventivité, une façon d'être drôle et décalée, intelligente, que Stéphanie a toujours recherché, favorisé dans sa mise en scène. C'est un film du quotidien, universel, empli d'émotions vraies que l'on a tous connues ou que l'on connaîtra tous, un film qui fait du bien.





*Réalisatrice et scénariste, **STÉPHANIE PILLONCA** développe une œuvre singulière et profondément humaine. Son cinéma est porté par un désir simple : donner une voix à ceux que l'on entend peu et poser un regard différent sur les parcours de vie atypiques.*

Avec son documentaire **JE MARCHERAI JUSQU'À LA MER**, elle accompagne Alexandra, devenue lourdement handicapée après un accident, et choisit de raconter son parcours sans jamais céder au regard compassionnel. Elle filme avant tout une femme, ses désirs, ses combats et sa volonté de vivre.

Elle réalise ensuite son premier long métrage, **FLEUR DE TONNERRE**, en 2017. Adapté du roman de Jean Teulé, le film retrace la vie de l'empoisonneuse Hélène Jégado. Elle y affirme son intérêt pour les trajectoires hors normes et les personnages féminins puissants.

Cet engagement se poursuit avec l'unitaire **APPRENDRE À T'AIMER**, qui raconte le parcours d'un jeune couple confronté à la trisomie de leur enfant à sa naissance. Diffusé sur M6 en 2020, le film rencontre un succès important avec 3,8 millions de téléspectateurs.

En 2021, Stéphanie revient au documentaire et séduit la presse et le public avec **C'EST TOI QUE J'ATTENDAIS**, consacré à l'adoption à travers des témoignages empreints d'amour et d'espoir. Le film reçoit le prix du meilleur film au Festival du cinéma et musique de film de La Baule, ainsi que le prix du public dans la catégorie documentaire au Festival 2 Cinéma de Valenciennes.

En 2023 avec **INVINCIBLE ÉTÉ**, la réalisatrice relate ensuite le combat d'Olivier Goy face à la maladie de Charcot et raconte sa formidable envie de vivre et son optimisme hors norme. Un documentaire rare qui permet à cet homme de poursuivre son combat de sensibilisation à la SLA bien au-delà des salles de cinéma.

Son dernier documentaire, **INCESTE**, le combat d'une vie, récemment diffusé sur Arte, témoigne plus directement encore de son engagement. À travers le témoignage de Steffy Alexandrian, Stéphanie Pillonca offre un puissant outil de sensibilisation et contribue à faire entendre la parole des victimes d'inceste.

Stéphanie Pillonca

Biographie

Louise Guyon
Marc
Sébastien
Alexandre
Emma
Michaël
Pablo
Corinne
La dame au chien
Lucas
Henri

Valérie DONZELLI
Jalil LESPert
Thierry GODARD
Christopher THOMPSON
Thelma POURIAS
Benjamin HEKIMIAN "WAXX"
Gabriel DONZELLI
Stéphanie BATAILLE
Chantal NEUWIRTH
Victor KERVERN
François BERLÉAND

Liste artistique







Réalisatrice
Scénario

en collaboration avec
Image
Musique originale
Décors
Montage
Premier Assistant Réalisateur
Son

Scripte
Costumes
Maquillage
Coiffure
Casting
Directeur de production
Régisseuse générale
Produit par
Producteur associé
Coproducteurs

Avec le soutien essentiel de
avec la participation de

avec le soutien de

Ventes Internationales
Distribution France

Stéphanie PILLONCA
Jalil LESPert
Naël MARANDIN
Stéphanie PILLONCA
Catherine HOFFMANN,
Christine ROUXEL
Hugues POULAIN
Audrey ISMAËL & Bastien BURGER
Margaux COSTE
Fabien BOUILLAUD
Gérard BONNET
Romain BOSSOUTROT
Dominique GABORIEAU
Vincent MONTROBERT
Rodolphe RISSE
Marilyne BRULÉ
Anne-Sophie DOZOUL
Sandrine INIZAN
Marc CLÉMENT
Adélaïde MAUVERNAY
Amaury SERIEYE
Sarah LERES
Christine ROUXEL (FELICITY PRODUCTION)
Raphaël DANIEL
Jalil LESPert (ONZECINQ)
Olivier VERNIN (MANYOBI PRODUCTION)
Gilles ROUVERAND (GOKHYO)
Yves DARONDEAU (BONNE PIOCHE)
Emmanuel PRIOU (BONNE PIOCHE)
Pierre-Emmanuel FLEURANTIN (PAPRIKA FILM)
Canal+
Ciné+ OCS
TV5MONDE
La Région Île-de-France
CNC
La Procirep
L'Angoa
The Pool Films
Jour2fête

Liste technique

